



HAL
open science

La figure du prêtre pédocriminel et le traitement du viol dans *Kiss of the Fur Queen* de Tomson Highway

Franck Miroux

► To cite this version:

Franck Miroux. La figure du prêtre pédocriminel et le traitement du viol dans *Kiss of the Fur Queen* de Tomson Highway. Journée d'étude Anatomie des incriminations sexuelles, Institut fédératif de recherche sur les transitions juridiques, 2024, Pau (UPPA), France. hal-04628844

HAL Id: hal-04628844

<https://hal.science/hal-04628844v1>

Submitted on 26 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La construction de la figure du prêtre pédocriminel et le traitement du viol dans *Kiss of the Fur Queen* de Tomson Highway

Franck Miroux

Université de Pau et des Pays de l'Adour

*Kiss of the Fur Queen*¹, roman publié en 1998 par l'artiste pluridisciplinaire *nehiyaw*² Tomson Highway, livre le récit du parcours de deux frères *nehiyawak*, Champion et Ooneemeetoo Okimasis, qui évoluent sous le regard à la fois protecteur et moqueur du trickster, Weesageechak³. Nés au début années 1950 dans le nord Manitoba au sein d'une famille de chasseurs de caribous semi-nomades, ils sont arrachés à cet éden boréal à l'âge de 5/6 ans, comme le prévoyait la Loi sur les Indiens de 1876⁴, pour être envoyés dans le pensionnat catholique de Birch Lake. Dans cette institution tenue par les oblats et les sœurs grises⁵, ils subissent les humiliations fréquemment infligées aux enfants autochtones qui furent détenus dans ces structures : coupe de cheveux, attribution de nouveaux noms, interdiction de parler les langues autochtones, etc.⁶. Ils subissent également les viols répétés que leur inflige le principal du pensionnat, le père Roland Lafleur. Les deux frères, rebaptisés Jeremiah (Champion) et Gabriel (Ooneemeetoo), font partie des rares enfants autochtones autorisés à poursuivre une scolarité après le pensionnat. L'ainé, Champion/Jeremiah, devient concertiste, librettiste et dramaturge, tandis que le benjamin, Ooneemeetoo/Gabriel, devient danseur professionnel. Après des années d'errance, années au cours desquelles les souvenirs des violences qui leur ont été infligées les hantent, ils finissent par s'engager dans une collaboration artistique extrêmement féconde et réparatrice en mettant en scène des spectacles de musique et de danse hybrides qui donnent à voir dans les théâtres de Toronto les mythes et les récits des Nehiyawak.

¹ Publié en français aux éditions Dépayage sous le titre *Le baiser de la Reine Blanche*.

² « *Nehiyaw* » est l'endonyme par lequel se désignent ceux que les français rebaptisèrent Cristenaux ou Cris. Le pluriel ethnique est « *nehiyawak* ». Leur langue est le *nehiyawewin*. Les Nehiyawak, peuple de langue et de culture algonquiennes, occupent un territoire qui va de la Baie James, au Québec, jusqu'aux Montagnes Rocheuses et aux Prairies canadiennes.

³ Weesageechak est le héros/trickster des mythes *nehiyawak*. Insaisissable, à la fois facilitateur et perturbateur, protéiforme, il apparaît dans le roman sous les traits d'une reine de beauté (Fur Queen), d'un renard argenté, d'une hermine, d'une chanteuse de cabaret sexy à tête de renarde ou d'une prostituée dans les rues de Winnipeg.

⁴ La Loi sur les Indiens de 1876 ainsi que les amendements qui s'y rattachent régissent toujours le statut des Premières Nations au Canada. Elle prévoyait la scolarisation obligatoire des enfants autochtones dès l'âge de 5/6 ans. La stratégie de déculturation du gouvernement fédéral consista à ne pas ouvrir d'écoles sur les réserves pour contraindre les parents autochtones à envoyer leurs enfants dans des pensionnats. Ces établissements, financés par l'État fédéral mais gérés par les Églises, fonctionnèrent des années 1880 jusqu'aux années 1970. Si la plupart furent dissouts au début des années 1970, les deux derniers fermèrent leurs portes en 1996.

⁵ La politique des pensionnats indiens fit l'objet d'une commission de vérité et réconciliation (CVRC) qui fonctionna de 2008 à 2015. Dans son rapport final, la commission établit que 60% des pensionnats furent administrés par l'Église catholique romaine, plus précisément par des prêtres oblats et par les sœurs de l'Hôpital de la Charité de Montréal, surnommées sœurs grises. Les 40% restant furent gérés par les Églises anglicane et protestantes.

⁶ Ces éléments sont attestés dans un volume publié par la CVRC reprenant des témoignages de survivants.

Cette aventure s'achève en 1990 lorsqu'Ooneemeetoo décède des suites d'une infection par le VIH.

Kiss of the Fur Queen est une autobiographie par la médiation du mythe de de la fiction. Tomson Highway et son frère cadet René, nés sur la toundra et fils d'un chasseur de caribous, ont tous deux été internés dans le pensionnat indien catholique de Guy Hill dans les années 1950. Ils y ont subi des violences sexuelles et des humiliations récurrentes. Ils sont devenus pianiste/dramaturge pour Tomson et danseur dans le cas de René. Ce dernier est décédé du SIDA en 1990. Cette intervention se propose de dégager quelques pistes d'analyse sur la façon dont la figure du prêtre pédocriminel est traitée dans le roman. Elle tentera également d'aborder la question du difficile récit du viol pour finir par mettre en exergue le rôle de la narration dans le rétablissement de sujets traumatisés par l'expérience des violences sexuelles et psychologiques.

La première apparition du père Lafleur, dont la description donne à voir le dangereux prédateur qu'il est, ne laisse aucun doute quant à la menace qui pèse sur les jeunes enfants amérindiens arrivant à Birch Lake : « A face surfaced, one he had not seen in this new place, one with eyebrows so black and bushy they could have been fishing lures. (53-54)ⁱ ».

L'isolexisme « *a face surfaced* » renforce la sensation de surgissement et invite le lecteur à concentrer son attention sur cette nouvelle image. La métamorphose du radical « *face* » par le biais d'un processus de dérivation préfigure la métamorphose du prêtre en monstre carnassier dont les allitérations de consonnes sifflantes signalent le caractère maléfique. Le portrait du prêtre se dessine peu à peu, fragment après fragment. C'est d'abord une paire de sourcils broussailleux, dont Champion s'imagine qu'il s'agit de leurres servant à piéger les poissons, puis un visage dans son intégralité. Quelques lignes plus loin, ce visage se trouve rattaché à un col blanc puis à une soutane noire. Puis une main velue sort de la soutane pour venir caresser la cuisse de Champion tandis qu'une voix s'élève dans un ronronnement qui n'a rien de rassurant⁷ :

Father Lafleur placed a hand on Champion's thigh and like some large furry animal, purred at him. "There, there. You'll be happy here with us". The scent of sacramental wine oozed off his tongue, and incense appeared to rise like a fog off the surface of his cassock. Cold air, like a large, gnarled hand, clamped itself on Champion's naked head. (54-55)ⁱⁱ

Version maléfique du Chat du Cheshire imaginé par Lewis Carroll⁸, le vieux prêtre apparaît sous forme de bribes de souvenirs. Ce procédé narratif invite le lecteur à concentrer son regard sur des particularités physiques et non sur l'ensemble des éléments constitutifs de sa personne, ce qui a pour conséquence d'accentuer l'effet d'atomisation de la perspective et de renforcer la sensation de menace qui plane sur le jeune garçon.

Les enfants autochtones sont donc enfermés dans le pensionnat, espace destructeur, véritable hétérotopie de déviation, pour reprendre le concept élaboré par Michel Foucault⁹, où les prêtres et les nonnes sont censés les normer, les désindianiser. Poussée à son paroxysme, l'expérience du pensionnat conduit à un déni de l'humanité de ces enfants qui deviennent des proies livrées à la voracité de prédateurs, des objets consommables, à l'instar de Champion, qui, nous l'avons

⁷ Toutes les citations sont proposées en version française en fin de document (notes en chiffres romains).

⁸ Dans *Kiss of the Fur Queen*, il y a plusieurs références au roman *Les aventures d'Alice aux pays des merveilles*.

⁹ Foucault désigne par ce concept des lieux localisables dans l'espace mais hors des autres lieux, des contre-emplacements dans lesquels sont isolés les individus dont le comportement ne correspond pas à la norme

constaté, se trouve réduit à l'état de souris entre les griffes d'un dangereux félin – le père Lafleur – qui ronronne de plaisir en jouant avec sa proie.

Dans les scènes de soumission et de domination qui ponctuent le récit à chaque fois que la présence du prêtre s'impose ou que son souvenir resurgit, ce qui se rejoue n'est ni plus ni moins que la spoliation initiale des communautés autochtones lors de la conquête, c'est-à-dire une dépossession foncière symbolisée dans les deux romans par la violation de l'intégrité spirituelle des enfants, mais aussi par la prise de possession de leurs corps qui, à son stade ultime, prend la forme d'un viol. C'est précisément ce que souligne cet autre passage où le père Lafleur agrippe la cuisse d'Ooneemeetoo pour l'aider à descendre de l'avion le jour de son arrivée à Birch Lake :

The pilot passed the object of adulation over to Father Lafleur, whose chunky ruby ring momentarily got entangled in the fringes of Gabriel's beaded home-tanned caribou-hide jacket. The priest just managed to save Gabriel from falling into the lake by clamping his hand onto the boy's thigh. (80)ⁱⁱⁱ

L'enfant passe de bras en bras, comme s'il s'agissait d'un objet – une idole en l'occurrence (« *the object of adulation* »). De manière tout à fait ironique, le geste en apparence bienveillant du prêtre, qui se pose en sauveur de l'enfant, constitue le premier signe d'un acte de prédation par le biais duquel celui qui détient le pouvoir prend possession du corps de celui qu'il domine. Ce faisant, Highway établit bel et bien un lien essentiel entre le viol des enfants (l'appropriation et la soumission des corps autochtones) et l'appropriation du territoire par les Blancs.

En outre, à compter du moment où les viols et les violences infligés à Ooneemeetoo par le père Lafleur sont évoqués, la longueur des chapitres diminue considérablement, ce qui a pour effet de renforcer le caractère morcelé du processus de remémoration. À cet égard, certains passages fonctionnent comme des vignettes, des fragments de mémoire, dès lors qu'ils s'insèrent entre deux éléments du récit dont ils perturbent la continuité. Par exemple, les deux passages dans lesquels sont évoqués les viols des enfants dans le dortoir du pensionnat s'intercalent entre trois scènes évoquant un moment festif. Il s'agit en fait de bribes de souvenirs qui résistent au récit. Le premier épisode relate en fait un viol avorté puisque le prêtre finit par quitter le dortoir sans toucher les enfants, ébloui qu'il est par le reflet d'un rayon de lune sur la photographie de la Reine blanche que Ooneemeetoo conserve près de lui dans son lit. Le trickster, devenu cette nuit-là figure apotropaïque, garde le mal à distance. Le récit de cet épisode débute comme une histoire orale, un conte effrayant dans lequel une créature menaçante rôde dans la pénombre :

Like an otter surfacing for air, a shadow rose out of the darkness. The moon slid back behind the clouds and the moving figure was enveloped once again, though not before it sent a quick glint of silver light into the gentle rhythm of children sighing in their sleep. Then an errant wind, perhaps the motion of the earth in its nightly orbit, moved the clouds so the white, vapoury moon glowed once again.

The figure was caught in a web of moonlight, fleetingly, just as it rose from one bed and moved towards another.

With a swish of cloth, the figure resurfaced, large and looming, beside Gabriel's bed, its silvery point of light throwing off one final glimmer. (72)^{iv}

Il faut attendre une vingtaine de lignes pour que l'identité de cette créature soit révélée. Le récit s'attarde alors sur le rêve que Champion est en train de faire : son frère et lui profitant d'une escapade en traîneau avec leur père à travers les espaces boréaux enneigés du nord du Manitoba. La réalité s'impose peu à peu à lui sous forme de sensations visuelles, auditives et haptiques qui viennent dissoudre le rêve de l'enfant :

But it wasn't the caribou hunter yodelling "the wind's a-changing!" It was Father Lafleur whispering Jeremiah's name at his face. It wasn't rainbow-coloured dots through winter vapour that Jeremiah was seeing but the glinting eyes of the principal, inches from his own. And it wasn't flecks of snow from the racing dogsled that was spraying his face but the holy man's saliva. (73)^v

Le jeu des anaphores et des antithèses participe à cette déconstruction du rêve. Dans un état de semi conscience, Champion obéit au prêtre et regagne son lit sans vraiment prendre la mesure de ce qui se joue dans le dortoir. Seul le lecteur perçoit l'horreur de la menace qui plane sur les deux frères. Pour les enfants, le viol conserve une dimension onirique qui rend sa remémoration tolérable. Il ne peut d'ailleurs se raconter que sous cette forme. Par exemple, quelques mois plus tard, la seule manière que trouve Ooneemeeto de l'évoquer devant ses parents est par le biais d'une référence au *machipoowamoowin*, un concept *nehiyaw* qui signifie « mauvais rêve », ou « rêve maléfique ». Ooneemeeto ne tarde pas à faire le rapprochement entre ces « mauvais rêves » et les assauts nocturnes qu'il subit puisqu'il pose la question suivante à sa mère : « "Do *machipoowamoowin* mean what Father Lafleur do to the boys at school?" » (91)^{vi}.

Le lecteur dispose donc de suffisamment d'éléments pour anticiper les événements qui vont se produire lorsque la nuit suivante un nouvel éclat de lumière argentée transperce l'obscurité du dortoir :

A sliver of light flashed once from the dark recesses of the room. It could have been a firefly except that this was mid-December. Other than the soft rhythm of children purring in their slumber, there was only the sound of cloth brushing against cloth, stopping briefly and then swishing on. The firefly reappeared and disappeared again as it approached the row where the dreaming Gabriel Okimasis was furiously engaged in a do-si-do [...]. (77)^{vii}

L'histoire de la luciole ne trompe personne puisque sa vraisemblance est immédiatement niée par l'emploi de la modalité épistémique (« *could have been* ») et le rappel d'une impossibilité biologique – celle d'observer des lucioles en plein mois de décembre dans le centre du Manitoba. Pourtant, le narrateur persiste à invoquer la luciole, comme si la réalité des faits peinait à s'imposer. Une fois de plus, l'identité de l'intrus n'est explicitement révélée qu'au bout d'une vingtaine de lignes. L'acte inhumain commis par l'humain est abordé de manière oblique, par le biais d'une référence au non-humain :

When Gabriel opened his eyes, ever so slightly, the face of the principal loomed inches from his own. The man was wheezing, his breath emitting, at regular intervals, spouts of hot air that made Gabriel think of raw meat hung to age but forgotten. The priest's left arm held him gently by his right, his right arm buried under Gabriel's bedspread, under his blanket, under his sheet, under his pyjama bottoms. And the hand was jumping up, reaching for him, pulling him back down, jumping up, reaching for him, pulling him back down. He didn't dare open his eyes fully for fear the priest would get angry; he simply assumed, after a few seconds of confusion, that this was what happened at schools, merely another reason why he had been brought here, that this was the right of holy men. (77-78)^{viii}

Dans l'esprit d'Ooneemeeto, les mouvements que le père Lafleur imprime à son corps d'enfant se confondent avec son rêve dans lequel il danse le quadrille avec sa jeune camarade de classe Carmelita Moose. Incapable de comprendre les raisons pour lesquelles le vieux prêtre se comporte ainsi, il garde les yeux fermés et parvient à la seule conclusion possible pour lui, à savoir qu'à travers les actes du prêtre s'exerce une volonté divine et coloniale qu'il doit accepter. Lorsque son frère aîné se réveille et assiste à la scène, il se montre tout aussi incapable de gérer la violence de cette expérience traumatique autrement que par le déni :

With great reluctance, he slid out of bed, flinched from the cold and slipped into the night. His pale blue pyjamas glimmering, the little ghost, all vapour and mist, floated through the eerie light, down one aisle and up another.

But Gabriel was not alone. A dark, hulking figure hovered over him, like a crow. Visible only in silhouette, for all Jeremiah knew it might have been a bear devouring a honey-comb, or the Weetigo feasting on human flesh.

As he stood half-asleep, he thought he could hear the smacking of lips, mastication. Thinking he might still be tucked in his bed dreaming, he blinked, opened his eyes as wide as they would go. He wanted — needed — to see more clearly.

The bedspread was pulsating, rippling from the centre. No, Jeremiah wailed to himself, please. Not him again. He took two soundless steps forward, craned his neck.

When the beast reared its head, it came face to face, not four feet away, with that of Jeremiah Okimasis. The whites of the beast's eyes grew large, blinked once. Jeremiah stared. It was him. Again.

Jeremiah opened his mouth and moved his tongue, but his throat went dry. No sound came except a ringing in his ears. Had this really happened before? Or had it not? But some chamber deep inside his mind slammed permanently shut. It had happened to nobody. He had not seen what he was seeing. (79-80)^{ix}

Dans cet extrait, Tomson Highway reproduit par l'écriture la manière dont le cerveau parvient à s'accommoder de l'intolérable. Dans la perception qu'il a de la scène, Champion ne distingue jamais le prêtre. Il voit une forme sombre, une corneille géante, un ours se gavant de miel ou le Wendigo¹⁰ se repaissant de chair humaine. La pulsion scopique, qui s'exprime par un besoin incoercible de faire usage du regard et de voir clairement ce qui résiste à être vu, cède la place à un refus de voir lorsque la bête immonde fixe l'enfant de son regard glacial et le laisse comme pétrifié, dans un état de sidération. Incapable d'émettre le moindre son, Champion est alors contraint de nier la réalité de ce souvenir. Dans le dernier paragraphe de cet extrait, les constructions grammaticales employées par Highway reproduisent le processus de questionnement et de négation de la réalité auquel le jeune garçon se retrouve soumis. Le caractère antithétique de l'énoncé qui conclut cette scène souligne encore plus nettement la nature pathologique de la mémoire du pensionnat que les enfants expriment. En somme, Champion pense qu'il n'a pas vu ... ce qu'il a vu... L'attitude de Champion correspond parfaitement à la définition que Boris Cyrulnik donne du déni : « je me rappelle ce qui m'est arrivé, j'y pense beaucoup, mais je m'arrange pour engourdir l'émotion associée à la mémoire ».

Par ailleurs, un sentiment de honte empêche constamment les deux frères d'évoquer ouvertement le viol. Pour reprendre la terminologie employée par Jean-Pierre Martin, le roman de Highway est caractérisé par une « hontologie » puisque l'espace de la fiction et l'acte d'écriture sont habités par un sentiment de honte sans cesse sous-jacent. En d'autres termes, la honte hante ces récits. Sur le plan ontologique, elle hante également l'être des enfants. Il est donc également possible de parler d'« hantologie », pour reprendre cette fois-ci le néologisme créé par Jacques Derrida, c'est-à-dire d'un texte dans lequel la honte constitue un spectre du passé qui vient hanter le présent.

Dans le cas de Champion et d'Ooneemeetoo, l'acte qui consacre l'humiliation suprême et la profanation de leur innocence – le viol – engendre également un sentiment de culpabilité d'autant plus fort que le prêtre infligeant les sévices dissimule son crime sous couvert de gestes de tendresse ou d'une manifestation d'amour divin. Ne pas se soumettre au viol constitue donc

¹⁰ Le Wendigo est un esprit cannibale qui peuple les récits des peuples algonquiens.

soit un péché, dès lors que cela signifie un rejet de l'amour de Dieu, soit un renoncement à la tendresse pour des enfants en grande détresse affective.

Dans une certaine mesure, les deux frères sont même subjugués par leur tortionnaire. Il ne s'agit pas d'admiration, dans la mesure où ce dernier leur inflige des sévices qui provoquent de grandes souffrances, mais bien de soumission. De fait, la subjugation est une notion complexe qui repose sur la séduction, mais aussi sur la domination et sur la peur, sur l'assujettissement. Ainsi, lorsque le père Lafleur rôde dans le dortoir et que Champion, dans un demi-sommeil, le surprend au-dessus du lit de son petit frère, le prêtre déploie un savant mélange de douceur, de violence et de terreur pour réduire l'enfant au silence.

L'efficacité de ces stratégies de domination est manifeste dès lors que leurs effets persistent longtemps après que les enfants ont quitté le pensionnat. Dans *Kiss of the Fur Queen*, par exemple, les viols que subissent Champion et Ooneemeetoo dans le dortoir sont associés à une mémoire olfactive et auditive persistante : l'odeur de vin de messe et d'encens que dégage le père Lafleur et le bruit furtif de ses déplacements, qui évoque pour Champion le Wendigo (bruit qui s'exprime souvent par un jeu d'allitération de consonnes chuintantes et sifflantes).

À travers ses personnages, Highway donne à lire le difficile récit de la honte, le dire de l'indicible. Ainsi, lorsque dans un centre commercial de Winnipeg, les frères Okimasis reconstituent sous forme dialogique le récit dans lequel Weesageechak tue le Wendigo, ils expriment par le biais du trickster ce que la langue anglaise et le discours à la première personne ne permettent pas de formuler :

“Remember Aunt Black-eyed Susan's story,” he asked distractedly, his heart still palpitating from their brush with the Cree-whispering mannequin, “about the weasel's new fur coat?” A sudden swerve to Cree mythology might disarm such occult phenomena.

“You mean where Weesageechak comes down to Earth disguised as a weasel?” [...] “And the weasel crawls up the Weetigo's bumhole?” [...]

“Yes . . .” Jeremiah, in spite of himself, exploded with jagged laughter. “In order to kill the horrible monster .”

“And comes back out with his shit?” laughed Gabriel [...]

“You know,” said Jeremiah, suddenly philosophical. “You could never get away with a story like that in English.”

Gabriel's voice swooped down to a conspiratorial undertone, “‘Bumhole’ is a mortal sin in English. Father Lafleur told me in confession one time.”

“He said the same thing about ‘shit’,” said Jeremiah. (118-119)^x

Cet échange entre les deux frères permet l'affleurement du récit du viol des enfants amérindiens par la médiation du mythe. Dans les récits cosmogoniques des Nehiyawak, il existe une autre version de cette histoire dans laquelle l'hermine pénètre dans le corps du Wendigo par la bouche. Si Highway choisit la version où Weesageechak passe par l'anus du Wendigo, c'est bien pour signifier les actes de sodomie auxquels se livre le père Lafleur, dont le nom est immédiatement évoqué par les deux frères. L'intervention du trickster constitue donc pour eux et pour Highway un moyen de raconter l'expérience autobiographique lorsqu'elle résiste au récit frontal ou lorsque les interdits posés par la langue et la culture « dominantes » empêchent la révélation du secret.

La surconsommation de biens et de nourriture permet par ailleurs de superposer l'image du Wendigo à celle des deux frères. C'est le cas lorsque le benjamin se rend dans les toilettes du centre commercial, tel un chasseur, à la recherche d'une aventure sexuelle avec un autre

homme. Le jeu sur le double sens du terme « *hunting* » associe encore plus étroitement Ooneemeetoo au personnage cannibale en quête d'une proie. En consommant la relation sexuelle, Ooneemeetoo, qui n'est plus décrit comme un ange¹¹ mais comme un adonis, reproduit le comportement prédateur dont il a lui-même été victime au pensionnat. Le lien entre la légende évoquée et les comportements sexuels de l'adolescent est explicite lorsque ce dernier répète le récit de la lutte entre l'hermine et le Wendigo en songeant à ce qui vient de se produire dans les toilettes. À la fin du chapitre, le centre commercial apparaît comme un Wendigo géant qui excrète tous les petits Wendigo au comportement consumériste dont Champion et son frère font désormais partie.

Cette ambivalence constitutive de la personnalité des deux frères, survivants des pensionnats indiens, s'exprime jusqu'à la fin du roman. C'est le cas dans ce passage où Ooneemeetoo, gravement malade, à demi inconscient sur son lit d'hôpital, imagine le père Lafleur, métamorphosé en Wendigo venu exorciser le mal qui l'habite :

The Weetigo came at Gabriel with its tongue lolling, its claws reaching for his groin.

"Haven't you feasted on enough human flesh while we sit here with nothing but our tongues to chew on?" hissed Gabriel. But the cannibal spirit now had the face of Father Roland Lafleur. Gabriel crept towards the holy man. "But I haven't eaten meat in weeks, my dear Sagweesoo," Gabriel whined, and flicked his tongue at the old priest's groin. "Don't move away."

The creature lunged at Gabriel, brandishing a crucifix.

"Get away from me," Gabriel thrashed. "Get away, *awus!*" (299-300)^{xi}

Dans cette scène où se joue la lutte entre la victime et son tortionnaire, les repères entre le bien et le mal se trouvent brouillés¹². Le prêtre est à la fois l'exorciste et le démon. Quant à la proie innocente, elle se métamorphose en une créature reptilienne et maléfique dont la langue jaillit pour absorber le sexe du père Lafleur.

Cette ambiguïté s'exprime également chez Champion. L'exemple le plus manifeste se trouve dans le passage où il anime une séance dans le club des *Muskoosis*¹³. Lors de cette séance, il narre à son jeune auditoire une histoire dans laquelle un héros *nehiyaw*, le Fil d'AYash, rencontre le Wendigo. À l'issue du récit, un jeune garçon du nom de Willie Joe Kayash confie à Champion un lourd secret :

"But Willie has a question, question, question," a pretty little echo circulated. "But he's too shy, shy, shy, shy." Willie Joe Kayash, whose home was a shelter for battered women and whose father was nonexistent. Willie Joe Kayash, the lad who reminded Jeremiah of Gabriel as a child.

It took some ancient Okimasis diplomacy but, eventually, Willie Joe spoke. "What ... what ...," his mouth a little red cherry, ripe for the plucking. "What's ... what's a ... a Weetigo?" How fresh children smelled. You could take them in your hands, put them in your mouth, swallow them whole.

"A Weetigo is a monster who eats little boys," said Jeremiah, "like you:" And he dismissed the assembly. When the room was empty, Willie Joe skipped back in and

¹¹ Jusqu'alors, Ooneemeetoo/Gabriel était décrit comme un être angélique.

¹² Dans son roman, Highway remet en question les grands dualismes chrétiens/occidentaux par le biais d'un jeu d'inversions très subversif (le bien/le mal, le haut/le bas, le sacré/le profane, le noble/le vil).

¹³ Il s'agit d'un groupe dans lequel Champion permet à des enfants *nehiyawak* vivant en milieu périurbain de rétablir le lien avec les récits de leur peuple.

jumped on Jeremiah, the rope-like arms wrapped around his waist, the hot face buried in his groin.

“A Weetigo ate me,” the child mumbled into the faded blue denim. And then bit. Up Jeremiah’s spine shot a needle longer than an arm. In a panic, he disengaged himself and squatted, his eyes inches from the six-year-old’s. He had a raging hard-on.

“What do you mean, Willie Joe?”

Willie Joe said nothing, but, like a clandestine lover, kissed Jeremiah, square across the lips, then went skipping out: “*Ayash oogooosisa, oogooosisa...*” (271-272)^{xiii}

Dans cet extrait, la dichotomie entre le bien et le mal se trouve également remise en question. Willie Joe, dont la ressemblance avec le frère de Champion est soulignée, est à la fois l’innocente victime et le potentiel agresseur : il mord l’entrecuisse de Champion et l’embrasse à la manière d’un amant. Champion, pour sa part, est ramené à son statut de victime innocente par les révélations que fait l’enfant dès lors qu’il revit l’horreur des viols qu’il a subis dans le dortoir du pensionnat. Cependant, l’érection que provoque le contact de la bouche de Willie Joe contre son entrejambe le ramène également à la possibilité qu’il devienne à son tour le monstre cannibale – le dévoreur de chair fraîche. Dans cet extrait, Highway procède également à un brouillage des repères narratifs en chevauchant les frontières entre le discours indirect et le discours indirect libre. En effet, la digression extrêmement subversive sur la fraîcheur des jeunes enfants qui conclut le deuxième paragraphe introduit une ambiguïté quant à sa source. Qui s’exprime à cet instant ? Le narrateur, le Wendigo en personne ou Champion ?

Pour conclure, il convient de souligner que dans son roman, Tomson Highway donne à lire le difficile récit de la honte mais aussi l’espoir d’un rétablissement¹⁴. Il confirme le potentiel révélateur, générateur et régénérateur de l’écriture face aux expériences traumatiques, les pensionnats indiens et les politiques de destruction des identités autochtones au Canada en l’occurrence. Il propose un véritable récit de la survivance au sens où l’entend l’universitaire et auteur *anishinaabe*¹⁵ Gerald Vizenor, c’est-à-dire un récit qui refuse de se soumettre au discours dominant hégémonique, mais qui exprime également un refus de se laisser réduire à l’état de victime. Au-delà du récit de la tragédie de la colonisation de l’Amérique du Nord, il propose une contribution à l’historiographie des pensionnats indiens éminemment politique et subversive. Ainsi, lorsque les mots manquent pour exprimer l’indicible, il n’hésite pas à manipuler la langue anglaise, langue imposée au pensionnat, pour signifier l’horreur de ce qui s’y passe. C’est le cas lorsque Champion, qui envisage pendant un moment de venir prêtre et qui veut exprimer ce souhait devant ses parents, demandent à son frère qu’elle est le mot en *nehiyawewin* pour dire « université ». Ooneemeetoo le fixe du regard et lui répond « *semenairy* » au lieu de « *seminary* ». En transformant le séminaire en « *séminalaire*¹⁶ », Highway abuse des propriétés morphosyntaxiques de la langue anglaise pour la contraindre à signifier les abus commis par les prêtres sur les enfants. La transgression des règles morphologiques reproduit alors la transgression des règles sociales. *Kiss of the Fur Queen* constitue à cet égard une tentative fructueuse de trouver un langage lorsque la souffrance engendrée par les traumatismes subis rend la prise de parole difficile. Enfin, dans un contexte

¹⁴ Le rétablissement tel que les psychiatres l’entendent est un processus qui passe par la réappropriation du récit de sa propre expérience.

¹⁵ Les Anishinaabek sont un peuple autochtone de langue et de culture algonquiennes vivant à l’est du Québec, en Ontario, et aux États-Unis dans la région des grands lacs. Leur langue est l’*anishinaabemowin*.

¹⁶ En anglais, le néologisme donne à entendre le terme « semen », signifiant sperme, et « hairy » signifiant « poilu » (la pilosité du prêtre est souvent évoquée).

de silencieusement¹⁷ des peuples premiers du Canada, il porte une parole à la fois douloureuse et porteuse d'espoir pour les générations d'enfants autochtones confrontés aux intergénérationnelles laissées par un siècle et demi de politiques que les commissaires de la Commission de vérité et réconciliation sur les pensionnés indiens du Canada n'hésitent pas à qualifier de génocide culturel dans leur rapport final.

Courte bibliographie.

- CARUTH, Cathy. 1996. *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative and History*. John Hopkins University Press.
- CVRC. 2015. *Les survivants s'expriment*. James Lorimer & Company Ltd. https://ehprnh2mwo3.exactdn.com/wp-content/uploads/2021/04/3-Les_survivants_sexpriment.pdf
- CYRULNIK, Boris. 2010. *Je me souviens*. Odile Jacob.
- DERRIDA, Jacques. 1993. *Spectres de Marx*. Galilée.
- FOUCAULT, Michel. 1984. « Des espaces autres. Hétérotopies ». *Architecture, Mouvement, Continuité*, vol. 5, p. 46-49.
- HIGHWAY, Tomson. 1998. *Kiss of the Fur Queen*. Doubleday.
- . 2017. *Le baiser de la Reine Blanche*. Dépaysage.
- MARTIN, Jean-Pierre. 2006. *La honte : réflexions sur la littérature*. Éditions du Seuil.
- PACHOUD, Bernard. 2018. « La perspective du rétablissement : un tournant paradigmatique en santé mentale ». *Les Cahiers du Centre Georges Canguilhem*, vol. 7, no. 1, p. 165-180.
- PULCINELLI ORLANDI, Eni. 1996. *Les formes du silence. Dans le mouvement du sens*. Éditions des Cendres.
- VIZENOR, Gerald. 1999. *Manifest Manners: Narratives of Postindian Survivance*. University of Nebraska Press.

Citations en français :

ⁱ Un visage apparut, qu'il n'avait pas encore vu dans cet endroit nouveau et étrange, un visage aux sourcils assez épais et embroussaillés pour servir d'agrès de pêche.

ⁱⁱ Le père Lafleur posa une main sur la cuisse de Champion et ronronna, comme un grand animal velu :

— Là, là. Tu seras heureux avec nous ici. L'odeur de vin de messe suintait de sa langue, celle de l'encens paraissait s'élever comme une brume de la surface de sa soutane. L'air froid, telle une grande main noueuse, enserra la tête de Champion dans un étau.

ⁱⁱⁱ Le pilote passa l'objet de cette adulation au père Lafleur, dont la grosse bague au rubis se prit momentanément dans les franges du blouson en peau de caribou de Gabriel, perlé et tanné artisanalement tout comme celui de Jeremiah. Le prêtre réussit à empêcher Gabriel de tomber dans le lac en agrippant la cuisse du garçon avec sa main.

¹⁷ La spécialiste des sciences du langage Eni Pulcinelli Orlandi définit ce concept non pas comme le fait qu'une communauté ne s'exprime pas mais comme le fait que sa parole n'est pas entendue, pas reçue.

^{iv} Telle une loutre qui remonte à la surface de l'eau pour prendre une respiration, une ombre émergea de l'obscurité. La lune glissa derrière les nuages voilant à nouveau la forme en mouvement, mais pas avant qu'un rai de lumière argentée fût envoyée dans le doux rythme des soupirs des enfants endormis. Puis un vent errant, peut-être n'était-ce que le mouvement de la terre dans sa ronde nocturne, déplaça les nuages pour permettre à nouveau à la blanche lune vaporeuse de briller.

La forme apparut pendant un bref instant dans la toile du clair de lune, au moment où elle se soulevait d'un lit pour se déplacer vers un autre.

Avec un bruissement de tissu, la forme refit surface, grande et menaçante, à côté du lit de Gabriel, et sa pointe de lumière argentée brilla une dernière fois.

^v Mais ce n'était pas le chasseur de caribou qui iodait « le vent tourne ! » C'était le père Lafleur qui chuchotait le nom de Jeremiah en plein dans son visage. Ce n'était pas les boules de couleur arc-en-ciel à travers la vapeur de février que voyait Jeremiah, mais les yeux du principal qui brillaient à quelques pouces des siens. Et ce n'étaient pas les flocons de neige soulevés par le traîneau en pleine course qui aspergeaient son visage mais bien la salive du saint homme.

^{vi} « Est-ce que *machipoowamoowin* veut dire ce que le père Lafleur fait aux garçons à l'école ? »

^{vii} Un filet de lumière étincela brièvement dans les profondeurs du dortoir. On aurait dit une luciole peut-être, mais on était à la mi-décembre. À l'exception du doux rythme des enfants ronronnant légèrement dans leur sommeil, on n'entendait que le frottement de tissu contre tissu, suivi de silence, puis à nouveau ce son qui se déplaçait. La luciole réapparut pour disparaître à nouveau alors qu'elle s'approchait de la rangée de lits où Gabriel Okimasis, en rêve, faisait à folle allure un dosi-do.

^{viii} Lorsque Gabriel ouvrit les yeux, un tout petit peu, le visage du principal surgit à quelques pouces du sien. Sa respiration rauque émettait, à intervalles réguliers, des bouffées d'air chaud qui évoquaient à Gabriel de la viande crue qu'on aurait suspendue pour la faire vieillir et qu'on aurait oubliée. Le bras gauche du prêtre le tenait doucement par son bras droit et le bras droit était en-dessous du couvre-lit de Gabriel, en-dessous de sa couverture, en-dessous de son drap, dans son pantalon de pyjama. Et la main sauta pour l'atteindre, le tira vers le bas, sauta pour l'atteindre, le tira vers le bas, sauta pour l'atteindre, le tira vers le bas. Il n'osait pas ouvrir grand les yeux de peur que le prêtre ne se fâche ; il imagina seulement, après quelques secondes de confusion, que c'était ce qui se passait dans les écoles, que c'était seulement une autre raison pour laquelle on l'avait amené ici, que c'était tout simplement un droit qu'avaient les saints hommes.

^{ix} À contrecœur, il se glissa du lit ; le froid le fit tressaillir. Il entra dans la nuit, son pyjama bleu pâle à peine visible, comme un petit fantôme de vapeur et de brume flottant dans la pénombre inquiétante, d'allée en allée.

Mais Gabriel n'était pas seul. Une forme sombre, lourde, planait au-dessus de lui comme une corneille. Jeremiah n'en voyait que la silhouette, qui aurait pu être celle d'un ours dévorant une ruche ou du Wendigo engloutissant de la chair humaine.

Debout, à moitié endormi, Jeremiah crut l'entendre se lécher les babines, un bruit de mastication. Il se demandait s'il était encore au lit, s'il rêvait. Il cligna des yeux, les ouvrit aussi grand que possible. Il voulait voir plus clairement ; il en éprouvait le besoin.

Le couvre-lit vibrait à partir du centre. Non, hurla Jeremiah intérieurement, de grâce. Pas lui encore. Il fit deux pas en avant sans faire de bruit, s'étira pour mieux voir.

Lorsque la bête leva la tête, elle rencontra, à une distance d'à peine quatre pieds, le regard de Jeremiah Okimasis. Les blancs des yeux de la bête grossirent, clignèrent une fois. Jeremiah la dévisagea. C'était bien lui. Encore une fois.

Jeremiah ouvrit la bouche, bougea la langue, mais sa gorge était desséchée. Aucun son ne sortit, mais il entendit un bourdonnement dans ses oreilles. Cela s'était-il réellement déjà produit ? Ou non ? Une porte quelque part dans son esprit se ferma violemment, définitivement. Cela n'était jamais arrivé à personne. Il n'avait pas vu ce qu'il était en train de voir.

^x — Tu te rappelles l'histoire de tante Marguerite à l'œil noir, demanda-t-il, distrait, son cœur battant toujours aussi fort depuis la rencontre avec le mannequin qui leur avait chuchoté quelque chose en cri. Celle du nouveau manteau de fourrure de la belette ? Évoquer ainsi la mythologie crie réussirait peut-être à conjurer ces phénomènes occultes.

— Tu veux dire celle où Weesageechak descend sur terre déguisé en belette ? [...]. Et où la belette entre dans le trou de cul de Wendigo en rampant ?

— Oui... Malgré lui, Jeremiah explosa d'un rire hilare: Pour tuer l'horrible monstre.

— ...et revient, sa fourrure blanche recouverte de merde ? rit Gabriel [...].

— Tu sais, dit Jeremiah, soudain philosophe, une histoire comme celle-là ne passerait jamais en anglais.

La voix de Gabriel prit un ton conspirateur.

— « Trou de cul » est un péché mortel en anglais. Le père Lafleur me l'a dit une fois à la confesse.

— Il a dit la même chose de « merde », dit Jeremiah.

^{xi} Le Wendigo avança vers Gabriel, la langue pendante, cherchant de ses griffes le sexe de sa proie.

— Ne t'es-tu pas gavé d'assez de chair humaine pendant que nous restions assis sans rien d'autre que nos langues à mâcher ? siffla Gabriel. Mais l'esprit cannibale avait maintenant le visage du père Roland Lafleur. Gabriel rampa vers le saint homme.

— Mais je n'ai pas mangé de viande depuis des semaines, mon cher Sagweeso, gémit Gabriel, qui dardait sa langue en direction du sexe du vieux prêtre. Ne t'éloigne pas.

Brandissant un crucifix, la créature fit un mouvement brusque en direction de Gabriel.

— Éloigne-toi de moi, cria Gabriel en se tortillant, éloigne-toi, *awus* !

^{xii} — Mais Willie a une question, question, question, un joli petit écho se fit entendre. Mais il est trop timide, timide, timide... Willie Joe Kayash, dont la résidence était un foyer pour femmes battues et dont le père était inconnu, Willie Joe Kayash, le garçonnet qui rappelait à Jeremiah son frère Gabriel, enfant.

Il fallut de la bonne vieille diplomatie crie mais, finalement, Willie Joe parla.

— Que... que..., sa bouche était une petite cerise rouge prête à cueillir. Que... qu'est-ce... qu'est-ce qu'un Wendigo ? Quel parfum de fraîcheur se dégageait de l'enfance ! On aurait envie de la prendre dans ses mains, la mettre dans sa bouche, l'avaler tout rond.

— Un Wendigo, c'est un monstre qui mange les petits garçons, dit Jeremiah, comme toi. Et il congédia l'assemblée. Lorsque la salle fut vide, Willie Joe y revint en sautillant, sauta sur Jeremiah, ses bras comme des cordes autour de sa taille, le visage chaud enfoncé dans son aine.

— Un Wendigo m'a mangé, marmonna l'enfant dans le denim bleu décoloré. Puis il mordit. Une aiguille plus longue qu'un bras monta en flèche le long de la colonne vertébrale de Jeremiah. Désespéré, il se dégagea, s'accroupit, ses yeux à quelques pouces de l'enfant de six ans. Il avait une grosse érection.

— Que veux-tu dire, Willie Joe ?

Willie Joe ne répondit rien mais, tel un amant clandestin, embrassa Jeremiah en plein sur les lèvres, puis repartit en sautillant :

— *Ayash, oogoosisa, oogoosisa...*